

A trente quatre ans, Giuseppe Francatelli avait déjà connu deux naufrages. Le premier en mer du Nord avec le « Bellissima » qui s'était payé un porte-conteneurs et le second du côté des îles de Sonde avec le « Florissima » qui s'était approché un peu trop près des côtes. Mais fidèle à son employeur qui l'avait sauvé du chômage et par deux fois des eaux internationales, il avait embarqué sur le « Furioso ». en tant que sommelier du restaurant des premières classes. Pressentant qu'un jour ou l'autre, au train où allaient les choses, il se retrouverait naufragé sur une île déserte, il avait refusé de confier sa survie au manuel officiel qu'on remettait au personnel de bord. C'était mal écrit, touffu, sans doute concocté par des gens qui avaient dû faire naufrage, au mieux, à Rome dans la fontaine de Trevi. Par contre, il avait emporté avec lui son Robinson Crusoé qui lui semblait contenir beaucoup plus de conseils intelligents. Tous les soirs, il en lisait donc des chapitres entiers.

Bien lui en avait pris, puisque quatre jours après avoir quitté les côtes Chiliennes, le pilote du « Furioso », dans un stupide moment d'inattention, avait bêtement envoyé son bâtiment se fracasser sur un récif qui émergeait sournoisement des flots. En quelques minutes le « Furioso » avait rendu l'âme, emportant avec lui par le fond celles de tous les passagers et membres d'équipage. Etant un habitué des naufrages, Giuseppe n'avait en rien paniqué et s'était retrouvé quelques heures plus tard sur une plage de sable fin, allongé au milieu d'une accumulation d'objets hétéroclites, ultimes et touchantes reliques de ce qui avait été une superbe unité flottante. Comme l'avait fait Robinson Crusoé avant lui, il avait arpenté la plage. Il n'y avait remarqué aucune trace de bons ou de mauvais sauvages et encore moins de belles touristes survivantes, pas plus que d'indigène répondant au doux nom de Vendredi. Il n'avait trouvé que des chèvres.

- Va bene ! avait-il dit philosophe. On fera avec !

Et cela faisait maintenant six mois qu'il faisait avec. Le moral restait bon, d'autant que l'océan avait rejeté quelques caisses en bois qu'il connaissait bien, pour en avoir surveillé lui-même l'embarquement à Valparaiso. Elles étaient destinées aux touristes argentés et contenaient quelques petites merveilles qui avaient nom : « Clos Vougeot », « Château Lafite » « Château Margaux », ou « Gevray-Chambertin ». Lui qui d'ordinaire avait l'insigne

honneur de les ouvrir cérémonieusement, se voyait invité, par le plus simple des naufrages, à les boire toutes, sans déboursier un seul centime. La vie était donc belle !

Reprenant les méthodes de Robinson, il avait organisé son quotidien, s'était construit une cabane, avait découvert la canne à sucre, avait attrapé un perroquet, lui avait appris à parler, avait réussi à faire du pain. En un mot, il s'était installé sur cette île déserte dans la vie douillette de tout naufragé quelque peu débrouillard.

Et puis un jour il avait remarqué que la compagnie des hommes ne lui manquait pas et qu'il ne regrettait pas sa vie d'avant. D'ailleurs qu'aurait-il pu regretter ? Il y avait le chômage, la surpopulation, une pollution Dantesque, la crise, les guerres aux quatre coins de la planète, la montée des extrémismes, l'intolérance, le repli sur soi, les valeurs qui foutaient le camp. Jour après jour, au fur et à mesure qu'il dégustait les Grand Crus remontés des profondeurs, la situation internationale lui semblait de plus en plus catastrophique.

Un soir, après avoir terminé un « Romanée-Conty » de très belle facture, il avait senti qu'il fallait absolument faire quelque chose pour enrayer cette course à l'abîme de l'humanité. Il avait décidé de lancer un appel fort, un cri au monde tout entier. Il avait réfléchi à un texte simple qui pourrait être compris de tous et avait opté pour quelque chose qui disait : « Aimez-vous les uns les autres ». Mais après réflexion il s'était demandé, si cela n'avait pas déjà été plus ou moins dit par le passé. Alors, après des jours, il avait enfin trouvé autre chose, un message simple qui à ses yeux sonnait comme un encouragement universel...il s'appliqua, écrivit son texte bien proprement puis il lança le tout à la mer...

-----

On ramassa un jour sur une plage de Polynésie française une bouteille, dans laquelle on découvrit, bien roulée et parfaitement conservée, une splendide étiquette imaginée par Picasso lui même pour ce vin prestigieux : un Premier Cru classé : un Mouton-Rothschild 1973 !!!

On retourna la petite merveille et au dos, écrit avec application par un certain Giuseppe Francatelli, 35 ans, naufragé attiré de chez Costa, on trouva ce message lancé à la face du monde :

« Si vous trouvez le même

Que sur l'étiquette,  
Allez-y, n'hésitez pas.  
Il est vraiment très bon ! »

-----

5190